

LES REGROUPEMENTS IDENTITAIRES DANS LA VILLE DE NGAOUNDERE : FACTEUR DE SOLIDARITE INTERETHNIQUE (1990-2020)

BABAROU

Université de Ngaoundéré (Cameroun)

babarouabba@yahoo.fr

Résumé

Dans la ville de Ngaoundéré comme dans la plupart des villes camerounaises, les regroupements identitaires constituent un instrument de revalorisation de l'ethnicité et de la dynamique tribale et/ou régionale. Ils ont géographiquement marqué la ville si bien que des quartiers portent les noms des ethnies : quartiers bamoun, moundang, haoussa, etc. Dans quelles mesures ces regroupements constituent-ils des facteurs de solidarité et d'entraide ? À travers une organisation sociale bien structurée, les regroupements ethniques à Ngaoundéré renforcent l'esprit de solidarité et d'entraide entre leurs membres. L'analyse des données issues des entretiens avec des informateurs et une observation participante donnent l'occasion de dire qu'à travers les actions de solidarité et des associations interethniques, ces regroupements permettent aux membres de leurs ethnies et aux autres habitants des quartiers qui s'y sont assimilés ou adaptés de bien vivre ensemble.

Mots clés : *regroupements identitaires, quartiers, solidarité, interethnique, Ngaoundéré.*

Abstract

In the city of Ngaoundéré, as in most Cameroonian cities, identity groupings are an instrument for enhancing ethnicity and tribal and / or regional dynamics. They have geographically marked the city so that neighborhoods bear the names of the ethnic groups: Bamoun, Moundang, Hausa neighborhoods, etc. To what extent do these groups constitute factors of solidarity and mutual aid? Through a well-structured social organization, ethnic groups in Ngaoundéré strengthen the spirit of solidarity and mutual aid among their members. The analysis of data from interviews with informants and a participant observation provide the opportunity to say that through solidarity actions and interethnic associations, these groups allow members of their ethnic groups and other inhabitants of neighborhoods who are assimilated or adapted to live well together.

Keywords: *identity groups, neighborhoods, solidarity, interethnic, Ngaoundéré.*

Introduction

Selon le dictionnaire de français Larousse, un quartier est une partie ou une subdivision d'une ville ou d'un territoire. C'est aussi souvent une échelle d'appropriation d'une partie de la ville par ses habitants, un ensemble urbain comportant certaines caractéristiques particulières ou une certaine unité. Le quartier populaire s'en distingue en ce sens qu'il s'agit d'un lieu de mixité à la démographie galopante, où vit une population nombreuse et multiethnique, se caractérisant aussi par le développement en son sein des activités socio-économiques comme les associations tribales et/ou d'entraide. Cette étude est focalisée, du point de vue géographique, sur les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré. Nous nous intéressons beaucoup plus aux regroupements communautaires marqués par des affinités ethno-tribales dans ces quartiers. En effet, comme la plupart de nombreuses villes camerounaises plusieurs quartiers de Ngaoundéré portent les noms d'ethnies et obéissent à une logique identitaire : c'est le cas par exemple des quartiers bamoun, moundang, haoussa sur lesquels se fonde cet article. A première vue, ces toponymes pourraient être considérés comme des manifestations d'un repli identitaires en ce sens qu'ils laissent penser que ces quartiers sont des spatialisations communautaires de la ville plus ou moins hermétiques. En effet, ces noms de quartiers, qui traduisent l'importance des affinités ethno-tribales dans le processus d'implantation et de regroupement des populations allochtones, laissent penser, *a priori*, à une balkanisation ethnique de la ville de Ngaoundéré. Pourtant, dans ces quartiers, cohabitent déjà depuis plusieurs décennies des hommes et femmes d'horizons divers. Ainsi, loin de considérer ces regroupements communautaires comme de simples foyers d'ethnifications, il conviendrait aussi de questionner leur(s) apport(s) à la cohésion sociale dans la ville de Ngaoundéré. La présente étude ambitionne de mettre en évidence la contribution de ces regroupements communautaires à l'intégration nationale. Plus précisément, il est question de démontrer, à partir des sources orales recueillies sur le terrain et de plusieurs autres données documentaires collectées, que les regroupements ethniques constituent un facteur de solidarité interethnique.

1 –Les regroupements ethniques : facteur de vivre ensemble et de cohésion sociale.

En milieu urbain, les regroupements identitaires constituent un facteur important de survie et de socialisation. Chaque fois qu'un individu immigré vers un nouvel espace ou lorsque les citoyens souhaitent aménager dans un quartier, leur propension est de chercher à s'intégrer dans leur communauté d'origine. Dans ce contexte, l'espace urbain devient un lieu de reproduction sociale, de solidarité et même de vivre-ensemble. En effet, loin d'être déracinés, détribalisés, les habitants des quartiers populaires perpétuent non seulement leurs traditions et coutumes dans leurs nouveaux espaces urbains d'accueil à travers les regroupements identitaires mais aussi véhiculent la notion du vivre-ensemble.

1.1. Les regroupements ethniques : facteurs de cohésion sociale dans les quartiers haoussa, moundang et bamoun à Ngaoundéré

Le concept de vivre ensemble exprime les « liens pacifiques, de bonne entente qu'entretiennent des personnes, des peuples ou des ethnies avec d'autres, dans leur environnement de vie ou leur territoire. Il s'agit en effet, des liens qui relient les membres d'un groupe social les uns aux autres et au groupe dans son ensemble» (Encyclopédie Microsoft Encarta : 2003). C'est le cas par exemple des regroupements ethniques dans certains quartiers de la ville de Ngaoundéré dont les membres s'acceptent mutuellement malgré leurs différences. Les événements heureux comme les mariages et les baptêmes sont des occasions où l'on peut voir clairement se manifester le vivre-ensemble dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré entre les communautés moundang et toupouri. De même lors des cérémonies de mariages dans les communautés haoussa, kanuri, bamoun, moundang, les hommes et les femmes, appartenant à ces groupes ethniques se mobilisent pour venir en aide aux familles concernées par l'évènement heureux.

En exploitant les données archivistiques de la communauté Urbaine de Ngaoundéré et les enquêtes orales, nous avons essayé de faire une analyse à mi- parcours, selon une approche historique pour appréhender la dynamique interethnique et les facteurs ayant favorisé les regroupements ethniques au sein des quartiers. Cela s'est réalisé à travers la méthode d'observation participative.

Notons que la solidarité interethnique ou communautaire se manifeste de deux manières : elle est dans un premier temps matériel, c'est-à-dire que les familles reçoivent des différentes ethnies avec qui elles cohabitent, une assistance financière et des cadeaux de toutes natures leur permettant d'amortir le coup des cérémonies. Cette mobilisation jadis propre aux villages d'origine de ces communautés se pratiquent de nos jours dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré. Comme le souligne la mère d'une jeune mariée de l'ethnie haoussa du quartier bali, « j'ai bénéficié du soutien et de l'aide de la communauté kanuri du quartier aussi bien en nature qu'en espèces pour réaliser le mariage de ma fille, un peu comme si on était des frères de même ethnie », affirme Iya Mallam. À travers ce témoignage, on constate clairement que les regroupements ethniques dans les quartiers populaires de Ngaoundéré sont facteurs de la cohésion sociale et creuset du vivre-ensemble.

En outre, la cohésion sociale et le vivre ensemble se manifestent aussi par le soutien moral aux personnes qui organisent une cérémonie, car lors des diverses manifestations, les intéressés sont assistés moralement par les membres de la communauté qui passent la journée avec les parents du jeune marié afin de rehausser l'éclat de la cérémonie. Cette solidarité primaire est le propre des sociétés africaines et se caractérise surtout par une assistance inconditionnelle des membres issus de différentes ethnies aux événements heureux touchant tous les membres de la communauté.

Toutefois, il convient de souligner que si la cohésion sociale entre les regroupements ethniques dans les quartiers populaires est visible à travers des événements heureux, il n'en demeure pas moins qu'elle soit aussi observable en cas des circonstances malheureuses touchant un membre d'une autre ethnie. En effet, la solidarité entre les différents groupes ethniques peut se manifester lors des événements comme les deuils ou lorsqu'un membre d'une communauté souffre d'une maladie grave. Ainsi, lorsqu'un deuil survient dans le quartier, tous les autres membres se réunissent chez la personne éplorée par le malheur et l'assistent moralement et/ou financièrement. Il convient de souligner que les cérémonies comme celles des funérailles sont toujours associées à un rite culturel, des différentes ethnies vivant ensemble dans les quartiers populaires. Par conséquent, pour enterrer le mort selon les

usages et les mœurs du village d'origine, les familles éprouvées trouvent un appui considérable auprès des autres ethnies.

On comprend aisément que même en ville, le désir de se mobiliser et de respecter les rites et coutumes du village est fondamental pour la majorité des populations vivant ensemble dans les quartiers populaires de Ngaoundéré. La reproduction de ce mode de vie, dans un contexte qui s'urbanise de plus en plus, semble conforter l'idée selon laquelle les Africains sont étroitement liés à la notion du vivre-ensemble. Ainsi, on se rend à l'évidence que la notion du vivre-ensemble, du partage et d'entraide est complètement enracinée dans la mentalité des populations vivant dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré. Pour ces dernières, il se présente comme une solidification des liens sociaux et une solidarité unissant des individus. Les promotions en entreprise, l'accès à un ou un brillant succès à un examen ou à un concours, sont généralement célébrées par les membres de la grande famille vivant dans la même ville. La grande famille dont il est question concerne à la fois l'ethnie à laquelle appartiennent le lauréat et les amis qui font partie des autres ethnies. Ce fait permet de justifier l'existence de la cohésion sociale dans les quartiers à prédominance ethnique.

Concrètement, le mode de vie des populations dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré est un indicateur important pour comprendre les fondements de la cohésion sociale et surtout l'influence de celle-ci sur le vivre ensemble. En ce qui concerne spécifiquement les quartiers haoussa, bamoun et moundang, il convient de souligner que des pratiques comme le communautarisme et les regroupements identitaires régissent la vie des populations. Depuis la création en 1830 de la cité peule de Ngaoundéré par Ardo Ndjoubdi, l'extension de la ville s'est faite à travers la création des « quartiers communautaires » autour du noyau originel. Les tout premiers quartiers nés après la conquête peule furent l'œuvre des Kanuri et des Haoussa et plus récemment celle de Moundang, Bamoun, Bamiléké. L'ethnonymie et la toponymie très présente dans ces quartiers constituent des éléments révélateurs de la domination des groupes ethniques qui y habitent. Dans les quartiers populaires de cette ville, des enquêtes menées sur le terrain révèlent que la vie en société est caractérisée par une sorte de communautarisme. La résultante de ce mode de vie fait que l'enfant appartient, non pas exclusivement à ses géniteurs, mais à toute la famille qui participe, d'une

manière ou d'une autre, à son éducation et à son intégration sociale. La socialisation du jeune est donc une affaire de la communauté. Par conséquent, il n'est pas rare de voir de jeunes enfants confiés à des membres de la famille plus aisées qui s'occupent d'eux jusqu'à ce qu'ils soient majeurs.

1.2. La solidarité inter ethnique dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré

À la faveur des lois portant sur les libertés individuelles et collectives des années 1990, la prolifération des associations est devenue la matrice de l'organisation sociale dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré. Ceci renvoie à une forme d'organisation bâtie autour des filiations ou des liens ethniques solides. Ceux-ci sont constitués dans une logique de reconstitution des identités primaires. L'intérêt de ces regroupements est qu'ils permettent aux différents groupes ethniques qui se sont implantés dans la ville de se retrouver autour des questions importantes relatives à la vie de la communauté. À titre d'exemple on peut évoquer la mise en place d'un comité de vigilance du quartier haoussa dont les membres sont ethniquement hétérogènes.

Par ailleurs, dans les quartiers moundang, haoussa et bamoun, l'on dénombre une trentaine d'association à caractère ethnique. Ces regroupements ethniques caractérisent le dynamisme communautaire dans les quartiers populaires de Ngaoundéré. C'est au sein de ces communautés que se construisent des systèmes d'entraide entre les membres d'une même ethnie, d'une part, et entre les membres d'autres ethnies. C'est ainsi qu'on retrouve à Baladji I ou quartier bamoun des associations tribales comme *pji fen* et *kindi mun* répondant à ces critères. Sur le plan social, les regroupements identitaires se proposent de rassembler les groupes tribaux et ethniques (quartier moundang, quartier bamoun, quartier haoussa), voire ethno-régionaux, c'est-à-dire des personnes proches à tout point de vue, pour renforcer en elles l'esprit de solidarité et d'entraide. Au niveau de la coutume, chaque regroupement entend évidemment codifier et réapproprier ses coutumes ancestrales. Ainsi, dans les quartiers populaires de Ngaoundéré, de nombreux regroupements animent la scène sociale et économique. Nous pouvons citer entre autres les associations d'entraide, association à caractère ethnique ou tribal, les réunions et les tontines qui animent les quartiers populaires pendant les week-ends.

Par conséquent, on peut affirmer que la cohésion interethnique est une réalité palpable dans les quartiers de Ngaoundéré caractérisés par des logiques qui structurent leur création et leur occupation comme le fait remarquer Yves Bertrand Feudjio :

« À côté du clivage traditionnel qui oppose les zones résidentielles des bidonvilles, les recherches de terrain montrent que les logiques ethniques ou identitaires sont déterminantes dans l'occupation et l'appropriation des espaces territoriaux. Ceux-ci, dans une certaine mesure, sont des espaces socialisés ou identitaires où l'on observe une grande survivance des pratiques traditionnelles (Feudjio, 2005 : 18) ».

Ce constat est remarquable dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré, où les territoires sont fortement marqués par la densité des pratiques sociales appartenant à plusieurs ethnies dans le processus de l'occupation des espaces d'habitation. Dans les quartiers populaires plusieurs ethnies sont représentées et cohabitent sans discrimination ethnique. D'où la justification du vivre-ensemble à travers cette cohésion ethnique.

Les quartiers ont été aménagés à l'image des pratiques culturelles et sociales de certaines communautés dominantes. On retrouve ainsi des quartiers à dominance ethnique comme le quartier Socaret II, habité majoritairement par les Moundang, le quartier Bamiléké habité par les Bamiléke, le quartier bamoun par les Bamoun et le quartier haoussa par les Haoussa. Ces quartiers, construits sur des logiques ethniques, constituent, pour les habitants, des espaces de solidarité, de proximité spatiale, sociale et culturelle. Il s'agit des cadres identitaires forts, qui montrent que la ville se construit sur des logiques propres et endogènes. Loin d'interpréter ces regroupements identitaires urbains comme étant les marques d'ethnicité ou de tribalisme, ils peuvent être considérés comme les marques d'une ville dynamique et évolutive qui se construit sur ses repères propres. Dans ces quartiers, les autres ethnies ne sont pas marginalisées, ni exclues, car elles bénéficient de l'assistance sociale des autres ethnies.

La construction des réseaux sociaux de solidarité et d'entraide résulte de l'échec du système de sécurité sociale. En effet, dans un environnement urbain caractérisé par la paupérisation continue des masses populaires, la précarité et la rémanence des malheurs à l'instar des maladies et des décès, les associations ethniques s'organisent pour trouver des solutions face à ces difficultés. Cette organisation permet de questionner la trajectoire de la dynamique sociale dans les quartiers populaires de la ville de Ngaoundéré, creuset d'une paupérisation croissante. Les associations communautaires deviennent un lieu de rassemblement et de rencontre, une sorte de réaction contre les menaces de l'individualisme en milieu urbain. Grâce aux réunions de famille, le nouveau venu est accueilli et informé de la vie en milieu urbain, à travers les règles qui régissent l'association impliquant toujours la ponctualité aux réunions. Les associations à caractère ethnique renforcent la solidarité traditionnelle ou y suppléent lorsqu'elle est déficiente ou tend à disparaître sous l'effet de transformation de la société globale. Cette cohabitation pacifique entre les associations tribales permet à l'individu de faire face à une situation nouvelle, de trouver protection et réconfort moral dans cette « ville cruelle » dont parlait déjà Mongo Beti avant les indépendances africaines.

Ainsi, les avantages de ces groupements sont nombreux : épargne, aide pour certains projets, soutien moral en cas de malheur, participation des citadins au développement des villages d'origine, etc. Cependant, avec l'implantation progressive des populations d'horizon divers dans les quartiers populaires, nous avons constaté dans les habitudes des habitants de ces quartiers un effort de plus en plus marqué pour une intégration effective à la vie urbaine. Celle-ci passe par l'adoption des nouvelles habitudes citadines et le délaissement de certains comportements propres au village.

Dans les quartiers populaires de Ngaoundéré, la vie est juste un peu triste. Sans ressources, l'on réussit toujours à survivre, car la solidarité ethnique ou familiale joue un rôle indéniable. Celui qui a aujourd'hui la chance de gagner un peu d'argent vient en aide à son « frère ». Demain ce sera le tour d'une autre personne. Ceux qui vivent là depuis longtemps (les anciens) accueillent les nouveaux qui viennent des villages, indépendamment à leur appartenance ethnique (Luneau, 1975 :295). C'est ainsi que des villages entiers et quartiers se reconstituent au sein des associations d'entraide. En outre, faut-il le

rappeler, les associations ethniques(ou d'entraide) jouent un rôle important dans l'intégration des nouveaux citadins et interviennent parfois dans le règlement des litiges qui peuvent naître entre les membres de l'association, mais également entre ceux-ci et les personnes extérieures. Les statuts prévoient souvent le règlement de ces conflits et le soutien des membres vis-vis de l'extérieur, une fois la justesse de la cause défendue (Gibbal, 1974 :251).

Il est donc clair que l'urbanisation peut être à l'origine du développement d'une vie associative où les relations familiales ou ethniques sont revalorisées en fonction des contraintes socio-économiques. A Douala par exemple, le « Ngondo » est une association à caractère ethnique qui tire son nom d'un vieux conseil de village. Par ailleurs, depuis une vingtaine d'années, le phénomène de « tontines » n'en finit pas de s'étendre dans toute les couches sociales. Sur cinq Camerounais de grandes villes, trois au moins appartiennent à une « réunion » et deux appartiennent à plusieurs réunions. Il faut noter que les réunions, les associations et les tontines ne sont pas l'apanage d'une seule ethnie lorsque l'objectif vise le développement communautaire.

La théorie de l'interactionnisme qui est utilisée dans ce travail a comme prémices que l'individu se construit principalement à travers ses actions et ses interactions sociales. Cette démarche théorique remet en question la conception de la société comme entité supérieure aux individus déterminant leur comportement, mais également d'un individualisme purement neurobiologique qui ne tiendrait pas compte des interactions sociales dans la détermination des actions, des réactions et des adaptations sociales.

Dans les quartiers populaires de Ngaoundéré, malgré le foisonnement des activités économiques, ce qui compte, pour de nombreux citadins, c'est la participation à une cotisation. Ces rencontres peuvent suivre une rotation telle que chaque membre reçoive les autres adhérents du groupe à son tour et constituent par conséquent l'un des facteurs de mobilité urbaine et une régulation de la vie sociale. Chez les femmes par exemple, il arrive qu'une tenue vestimentaire soit exigée ; et en cas de refus de l'arborer dans une association comme le *kindi mun*(dénomination de l'association des femmes bamoun), regroupant en son sein plusieurs ethnies, le contrevenant est passible à une amende qui s'élève à 500 frcs cfa.

Pour la majorité des femmes de la ville, la participation à une cotisation semble manifestement répondre à un besoin d'émancipation économique et sociale. Ce système oblige la femme à faire des économies ; il lui fournit les moyens de s'équiper, de se construire en ville ou au village, de s'installer pour son propre compte dans une activité génératrice de revenus. La plupart des membres d'une « tontine » y trouve un moyen de sécurité. Sur le plan financier comme sur le plan social et moral, la solidarité joue et compte pour beaucoup.

Pour les employés dont les revenus sont modestes, les associations constituent une source d'aide non négligeable. Dans un milieu où les grandes banques n'accordent de crédit qu'à une catégorie sociale, compte tenu de leurs capacités financières et de leurs indices de salaire, les associations à base ethnique et/ou régionale se transforment en instrument d'épargne et de crédit. Elles jouent inséparablement un double rôle. D'une part, elles incitent à épargner. D'autre part, elles permettent la concentration des capitaux.

Soulignons aussi que l'appartenance à une association d'entraide répond, pour ses membres, au désir d'être rapatrié au village en cas de maladie et surtout obéit au désir d'y être enterré parmi les ancêtres. Les associations à base de solidarité ethnique ou villageoise fonctionnent comme de véritables mutuels-décès qui se chargent de couvrir une partie ou la totalité des frais occasionnés par le décès d'un membre de l'association ou d'un de ses proches parents. La prise en charge concerne en particulier l'achat du cercueil et le rapatriement du corps au village d'origine. Ces fonctions sont considérées comme les plus importantes même au sein d'« associations qui allient d'autres préoccupations à celles-ci » (Gibbal, 1974 :25).

Il est important de comprendre que les associations d'entraide favorisent l'émergence de l'individu, par une émancipation tout à la fois économique, morale et politique, tout en prolongeant l'« ancestrale tradition » des initiatives communautaires. Comme le fait remarquer Wade : « À la masse des (néo-)citadins, les associations des quartiers les plus défavorisés offrent des espaces de revendication et d'expérimentation sociale ». Les précautions prises par les membres de ces associations pour être rapatriés témoignent d'une situation d'ensemble : en dépit de conditions de vie modernes (statuts, bureau, horaire des réunions, assemblée générale...) les associations à base ethnique restent soumises aux exigences de vie coutumière. Si la case ou

l'arbre à palabre a disparu du paysage urbain, les nouveaux citadins n'ont pas rompu avec les réseaux de solidarité de la vie sociale traditionnelle. La transposition du système de parenté sous forme de néo-fraternité où l'on essaie de reconstituer une vie communautaire dans le nouvel environnement afin de s'y adapter le moins mal possible, modifie notre perception de la réalité urbaine dans les quartiers populaires à Ngaoundéré.

Conclusion

Au terme de ce travail, il convient de retenir que cette réflexion s'inscrit dans le domaine de l'histoire urbaine et interroge le phénomène de la précarité socioéconomique. L'objectif aura été de montrer comment les couches sociales défavorisées des quartiers populaires ont progressivement mis en place des stratégies de survie afin d'assurer leur insertion au sein de la ville. Nous avons montré comment, dans un contexte urbain caractérisé par l'individualisme, les individus et les groupes sociaux s'emploient à tirer profit des opportunités qu'offre la ville. A partir des réalités urbaines difficiles, les populations qui habitent les quartiers optent pour un modèle social communautaire. De ce modèle, certains quartiers finirent par prendre des noms des ethnies qui y habitent. C'est dans cet ordre d'idées que des associations communautaires et des regroupements ethniques se constituèrent à la faveur des lois portant régime des libertés associatives à partir de 1990.

En somme, on peut dire que l'évolution spatiale des quartiers populaires est coordonnée par l'implantation des populations issues de milieux et régions divers. L'ensemble de ces populations a réussi à s'adapter à milieu urbain hostile en adoptant entre autres, de nouvelles règles de solidarité relatives à de nouveaux domaines d'intervention communautaire. Aux cadets sociaux et aux groupes marginalisés des quartiers populaires, elles procurent des opportunités d'intégration socio-économique et des expériences de prise de responsabilité qui leur valent la reconnaissance de compétences socialement gratifiantes, facilitant leur intégration en milieu urbain. Toutefois, replacé dans le contexte de la société en général, le fait de retrouver dans les associations d'entraide un principe de rassemblement à base ethnique pose un certain nombre de problèmes.

Bibliographie

Ouvrages

Encyclopédie Microsoft Encarta 2003

Georges, P. et Verger, F., (1996), *Dictionnaire de la géographie*, Paris, PUF, 6^e édition, 502p.

Gibbal, J.M., (1974), *Citadins et villageois dans la ville africaine, l'exemple de d'Abidjan*, Maspero, P.U.G.

Luneau, R., (1975), *la terre africaine et ses religions : traditions et changements*, Larousse, 336p.

Chapitre d'ouvrage

Wade, Salimata, (2009), « Les associations urbaines et le pouvoir local dans les quartiers populaires », in *Études africaines de Géographie par le bas*, pp.297-342.

Communication dans les actes d'un colloque

Watang, Ziéba, F., (2011), « Immigration, croissance démographique et dynamique urbaine au Nord Cameroun », Communication présentée à la Sixième Conférence Africaine sur la Population, Population africaine : passé, présent et futur, Ouagadougou, Burkina Faso, 5-9 décembre 2011, pp. 1233-1247